

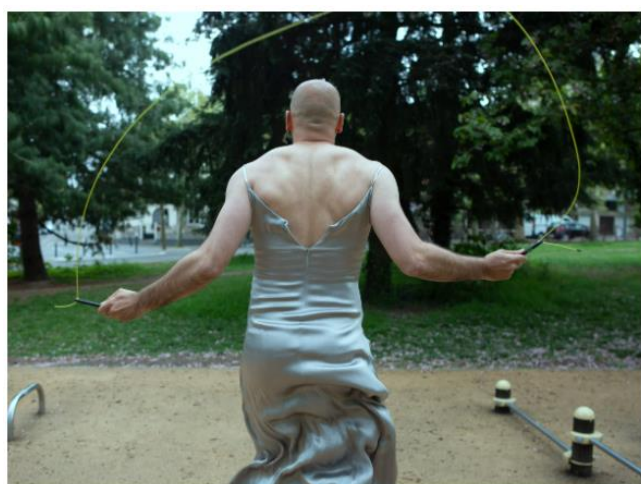


© Axelle de Russé

« La tendresse » de Julie Berès

CRITIQUE

Avec La Tendresse, présentée au Théâtre Gérard Philippe et prochainement à l'affiche des Bouffes du Nord, Julie Berès poursuit son exploration autour de la jeunesse et interroge les codes et les constructions des masculinités. Un spectacle à l'énergie coup de poing.



© Axelle de Russé

Les deux créations et réflexions de la metteuse en scène s'inscrivent dans la lignée du théâtre d'Ahmed Madani qui, après un premier volet, ***Illumination(s)***, consacré à la parole des hommes, puis un deuxième, ***F(I)ammes***, à celles des femmes, créait ***Incandescences*** en réunissant filles et garçons autour d'interrogations sur les rapports hommes-femmes et plus globalement sur l'amour.

diptyque centré sur les témoignages. Cette création donnait à entendre les voix des jeunes femmes immigrées en France qui ont fait le choix de la

désobéissance. Des femmes libres, joyeuses et guerrières, fédérées autour d'une prise de conscience et d'une révolte commune.

La Tendresse interroge l'homme dans toutes ses masculinités. La metteuse en scène met en avant les injonctions à la force, au courage, à la violence. La difficulté à accepter ses faiblesses et à se nicher dans la consolation avec fragilité et vulnérabilité. Julie Berès questionne la notion de virilité et le rapport à la performance et au physique. Les avis s'affrontent et divergent, la misogynie et les clichés romantiques défilent mais toujours avec humour.

Malgré une volonté de déconstruction de la masculinité, certaines paroles l'enferment. Le texte issu des collaborations de Julie Berès, Kevin Keiss, Lisa Guez et Alice Zeniter semble assez inégal et oscille entre moments de beauté philosophique et verbatim vain.

La pièce s'ouvre sur le titre *Bande organisée*, de la troupe phocéenne qui rend hommage à Jul, célèbre rappeur Marseillais. Le clip vidéo de ce morceau qui a atteint des millions de vues et qui est déconseillé aux moins de 10 ans, brasse moult clichés liés à la virilité masculine : belles voitures, fervents supporters de football, utilisation d'armes, goujaterie envers les femmes... Les comédiens bougent et dansent jusque sur les accoudoirs des spectateurs sur ce rythme entraînant et engagé qui donne le ton. Un début fracassant et prometteur dans lequel les comédiens occupent l'espace de manière remarquable, ce qui perdure tout au long de la pièce. Il faut reconnaître l'énergie fabuleuse dont font preuve les huit comédiens qui s'engagent corps et âme.



© Axelle de Russé

Les corps sont au centre de *La Tendresse* qui démarre sous forme de chœur, presque de crew intouchable. La bande est au cœur de ce spectacle et laisse son heure de gloire individuelle à chacun. Oscillant entre confessions aux autres et révélations en solitaire, chaque homme tente de trouver sa place et de s'accepter. Quelques comédiens, aussi danseurs, nous offre des moments de grâce. Breakdancer professionnel, Junior Bosila Banya se suspend et lévite comme si son corps était absorbé par les airs. Natan Bouzy, danseur de ballet, casse les codes et virevolte avec légèreté. Danseuse de hip-hop bluffante, Naso Fariborzi hypnotise. Tel un kaléidoscope son corps se décompose à l'instar d'une image virtuelle qui disparaîtrait, laissant place aux mots et effaçant le genre. La musique et la danse interviennent régulièrement comme l'exutoire des corps qui se révèlent, s'affrontent, se blessent. Chacun porte son corps comme un outil de liberté et d'expressivité intense, comme Tigran Mekhitarian, sensuel et séducteur, ou Alexandre Liberati, provocateur et éblouissant de vérité.

Une des premières scènes de la pièce est sans doute l'une des plus belle et signifiante. Nul besoin de mots. Revêtus d'uniformes militaires, les comédiens rejouent une scène de guerre au ralenti. Les identités sexuelles, durant les guerres, ont souvent été abordées du seul côté féminin, laissant dans l'ombre l'autre sexe. Les identités masculines, trop souvent réduites à l'expression de la virilité, ont pourtant été malmenées durant les guerres, fonctionnant au demeurant différemment pendant le premier et le second conflit mondial. Ce qui amène à s'interroger sur les paramètres qui construisent dans les temps de violence, les identités de genre... Cette scène nous percute d'autant plus qu'elle nous rappelle à notre actualité et à l'engagement sans failles des civils ukrainiens.

Mais s'il est question de l'homme, il est aussi question de la femme. Elle apparaît déjà indirectement dans la scénographie qui représente un pont en béton et son entrée, semblable à un souterrain. Lieu symbolique de l'obscurité, de l'insécurité et de la possible agression. Les hommes s'expriment sur leurs rapports au sexe et à l'amour. Le plus frappant et inédit est le monologue porté par Djamil Mohamed qui, travesti en femme, rappelle le nombre de femmes

violées toutes les heures. Il évoque la construction d'un mur des victimes, tellement nombreuses que le mur s'étendrait au point de raser les maisons, de faire disparaître les villes... Pour que chacun réalise et que l'horreur prenne fin.

Un article de [Savannah Macé](#), pour La Couleur des Planches, publié le 31 mars 2022